

Lexique et cognition: y a-t-il des termes de base?

Georges Kleiber

Ce travail a pour objectif d'examiner si la notion psychologique de *niveau de base* établie dans la sémantique du prototype a réellement une pertinence linguistique, comme l'affirment ses auteurs, ou s'il ne s'agit, comme le défend Rastier (1991), que d'un phénomène de psychologie cognitive sans aucun bénéfice pour l'étude du lexique. En répondant à la question du titre "y a-t-il des termes de base?", nous essayons de voir si les noms du niveau de base présentent bien les deux propriétés linguistiques qu'on leur associe habituellement, à savoir celles de dénomination préférée et de neutralité contextuelle.

Introduction.

L'ambition de ce travail est volontairement limitée. Nous n'entendons pas présenter de nouvelles thèses sur la catégorisation ni formuler des idées originales sur la sémantique lexicale, mais, beaucoup plus modestement, nous nous pencherons sur les répercussions linguistiques de la catégorisation verticale de la sémantique du prototype. Le premier objectif poursuivi sera ainsi d'examiner si la notion psychologique de *niveau de base* établie dans la sémantique du prototype a réellement une pertinence linguistique, comme l'affirment ses auteurs, ou s'il ne s'agit, comme le défend Rastier (1991), que d'un phénomène de psychologie cognitive sans aucun bénéfice pour l'étude du lexique. La question posée est celle du titre: y a-t-il des termes de base? Le second objectif est de voir si les noms du niveau de base présentent bien les deux propriétés linguistiques qu'on leur associe habituellement, à savoir celles de dénomination préférée et de neutralité contextuelle.

Pour accomplir cette double tâche, nous analyserons, après un rapide rappel de la théorie du niveau de base, le comportement des noms des trois catégories superordonnées, basique et subordonnée dans différents contextes d'utilisation: en emploi métalinguistique dans les tests psycholinguistiques de dénomination, en position attributive dans les énoncés identificatoires et en position référentielle de première mention ou non. Chemin faisant, on s'apercevra que si la pertinence des noms des catégories de base, exception faite des cas marginaux, ne peut être mise

en doute, elle ne revêt pas exactement les formes que lui ont tracées les partisans de la notion de niveau de base.

1. Un rappel: la notion de niveau de base.

Au départ, un constat qui n'a rien de paradoxal: une même chose peut être... différentes choses. Un chien n'est pas seulement un chien, mais est encore un animal et peut aussi être un doberman, un caniche, un teckel, etc. Un même objet peut ainsi appartenir simultanément à différentes catégories. Le problème est évidemment celui de l'organisation de cette *dimension verticale* de la catégorisation. A la suite des travaux 'anthropologiques' de Berlin et de son équipe (Berlin *et al.* 1974; Berlin 1978) sur les classifications biologiques populaires en cinq niveaux de catégories (*unique beginner, life form, genera, specific et varietal*),¹ Rosch et ses associés (Rosch *et al.* 1976) ont proposé, sur un versant plus psychologique, un modèle de classification à trois niveaux:

- niveau superordonné (exemple: *animal, fruit et meuble*)
- niveau de base (exemple: *chien, pomme et chaise*)
- niveau subordonné (exemple: *doberman, golden et chaise pliante*).

Le fait important d'une telle taxinomie est le statut cognitif privilégié réservé au niveau intermédiaire, c'est-à-dire le niveau *basique*. La catégorie *chien*, par exemple, se voit ainsi reconnaître une saillance cognitive plus grande que celle des catégories d'*animal* et de *doberman*. Une telle priorité est due à la richesse informative des catégories de base, le niveau basique d'abstraction dans une taxinomie étant, pour Rosch *et al.* (1976:383), "le niveau auquel les catégories véhiculent le plus d'informations, possèdent la *cue validity* la plus élevée et sont ainsi les plus différenciées les unes par rapport aux autres". La prédominance psychologique des catégories de base se manifeste sur trois plans:

- sur le plan perceptuel, avec la perception d'une forme globale similaire, la représentation par une simple image mentale de toute la catégorie et une identification rapide
- sur le plan fonctionnel, avec un programme moteur général similaire
- sur le plan de la communication, avec des termes, qui, d'un côté, ont tendance à être les plus courts, sont appris en premier par les enfants, entrent les premiers dans le lexique d'une langue, et qui,

de l'autre, donnent lieu à une dénomination préférée et à des emplois contextuellement neutres.

Nous ne nous intéresserons ici qu'aux deux dernières manifestations communicationnelles,² parce qu'elles établissent un lien direct majeur avec la sémantique lexicale en reportant sur les noms qui servent à les dénommer la saillance cognitive des catégories du niveau de base. A la priorité des catégories basiques répond, dans une telle approche, une priorité des termes du niveau de base. Les différents noms possibles pour un même objet ne sont ainsi pas équivalents.

S'il s'agit de nommer un objet, le terme le plus communément employé est celui qui correspond au niveau basique. Différentes expériences psycho-linguistiques conduisent à une telle conclusion. Les sujets auxquels on demande de dire ce que représente tel ou tel dessin d'objet ont recours de façon préférentielle à un terme du niveau de base. Il en va même ainsi lorsque parmi les dessins se trouvent des objets appartenant à la même catégorie de base. Ainsi, si dans une série de 20 dessins, figurent, par exemple, les représentations d'un doberman, d'un chien berger allemand et d'un caniche, on constate une identification préférentielle au moyen du terme de la catégorie basique *chien*. Une simple observation sur les usages dénommatifs quotidiens aboutit à un résultat similaire. S'il s'agit de décrire la situation d'un chien sur une pelouse,³ on constate que le locuteur, même s'il sait que c'est un *boxer*, utilise plus volontiers le terme *chien* que le nom de la catégorie superordonnée *animal* ou que le nom de la catégorie subordonnée *boxer*. On réfère ainsi plus facilement à un chien comme étant un *chien* que comme étant un *animal* ou un *boxer* même si c'est un *boxer* (Wierzbicka 1985:236).

La caractéristique d'un emploi contextuel neutre du terme du niveau de base n'est qu'un corollaire du trait de dénomination préférée. Nul besoin d'apporter une explication particulière à l'emploi de *pomme* pour une pomme, même si c'est une *golden* ou une *reinette*. Son utilisation se trouve légitimée par sa propriété même de dénomination préférée ou *dénomination ordinaire* et il n'est donc nul besoin de mettre en avant des situations contextuelles spécifiques pour rendre compte de son emploi. Il n'en va évidemment pas de même avec les noms des catégories superordonnées et subordonnées: le caractère ordinaire des appellations du niveau basique en fait des dénominations marquées, dont l'emploi indique plus que celui de l'emploi standard du terme basique correspondant. Leur utilisation, à la place du terme de la catégorie de base, n'étant contextuellement plus neutre, demande donc à être justifiée, ainsi que l'illustre l'exemple suivant de Wierzbicka (1985: 237-238):

¹ Exemple d'illustration pour le modèle taxinomique proposé:

Unique beginner Plante
Forme de vie Arbre Fleur Légumes...
Genre Chêne Bouleau Pin...
Espèce Chêne vert Chêne-liège...
Variété Chêne vert méditerranéen Chêne vert nain...

² Pour une présentation des autres, voir Lakoff (1987) et Kleiber (1990a et 1991). Pour la vérification 'psychologique' de telles propriétés, voir, par exemple, Cordier (1983).

³ Exemple de Brown (1958:14), que l'on cite le plus souvent comme le pionnier de ce courant de recherches.

Dans une histoire de deux chiens, un caniche et un épagneul, on pourrait référer de façon répétée à chacun des deux chiens en utilisant le terme de sa catégorie sous-générique (*caniche*, *épagneul*), afin de distinguer les référents l'un de l'autre. Mais dans une histoire avec un chien (disons, un épagneul) pourquoi devrait-on l'appeler de façon répétée *épagneul* plutôt que *chien*? Le terme *épagneul*, quand il est employé, véhicule le trait 'différent sur certains points de ce qu'on pourrait imaginer en voulant imaginer un chien': en d'autres termes, quand il est employé, le terme souligne le caractère "spécial" du référent. Cet accent mis sur le caractère "spécial" du référent est parfaitement compréhensible dans un contexte contrastif (cf. une histoire de deux chiens), mais s'il n'y a pas de risque de confusion (comme dans une histoire qui parle d'un chien), il n'est pas naturel et est stylistiquement marqué.

Ces deux propriétés, - ou cette propriété, si on entend souligner que la caractéristique d'emploi contextuellement neutre n'est que la conséquence logique de celle de dénomination préférée -, attribuées aux termes du niveau de base, méritent incontestablement de retenir l'attention des linguistes et plus spécialement des sémanticiens et lexicologues. Si elles sont justifiées, ne serait-ce que partiellement, après modification et explicitation, elles constituent un atout non négligeable pour la connaissance du lexique et, en retour, pour celle des affaires cognitives en général.

Leur évaluation demande une mise au point préalable sur la portée du débat. Une telle investigation n'a pas pour but de justifier ou d'infirmar la globalité du modèle hiérarchique de Rosch. On peut discuter de la validité linguistique du niveau de base sans pour autant prendre parti pour ou contre les autres hypothèses et aspects du modèle. Plus précisément, il ne s'agit pas pour nous de donner un avis sur les points discutables que suscite la taxinomie proposée et de dénoncer les limites et insuffisances qu'elle présente. On trouvera chez Wierzbicka (1985) un bon exposé de ces difficultés. Notre démarche se limite à voir si et dans quelle mesure il est justifié de reconnaître aux noms qui correspondent aux catégories du niveau de base, donc aux *termes basiques*, la propriété de dénomination préférée et son corollaire l'emploi contextuellement neutre. Que ces catégories qui apparaissent au niveau de base n'appartiennent pas réellement toutes au même niveau d'abstraction taxinomique nous importe peu.⁴ Le point important est de vérifier si leur réunion et la saillance cognitive qui leur est reconnue se traduisent effectivement dans un comportement sémantique particulier des noms qui les dénomment.

La vérification se fera en plusieurs étapes. Nous allons d'abord analyser d'un point de vue linguistique les tests psycho-linguistiques opérés pour prouver le trait de dénomination préférée. Nous étudierons

⁴ Wierzbicka (1985:160) montre que du point de vue taxinomique il ne faut pas ranger *arbre*, *poisson* et *oiseau* au même niveau que *chien* ou *pomme*, même s'ils constituent aussi des objets basiques.

ensuite les emplois discursifs en distinguant les emplois attributifs identificatoires des emplois en position référentielle. Le domaine d'étude choisi sera celui des noms qui correspondent aux catégories explorées par Rosch: noms d'animaux, de plantes, d'objets manufacturés, etc. Inutile de dire que là non plus il ne s'agit pas d'étendre les résultats obtenus à tout le lexique.

2. Emplois métalinguistiques.

2.1. Une situation d'identification 'spéciale'.

Le point commun des diverses expériences menées pour prouver la propriété de dénomination préférée des noms des catégories basiques est qu'il s'agit, d'un point de vue linguistique, tout d'abord d'une situation d'identification. Les noms servent à identifier un objet présenté au sujet testé et fonctionnent ainsi, en quelque sorte, en position attributive d'une structure d'identification du type *X est (un ou du) N* où X est l'objet à identifier et N le nom fourni ou approuvé pour l'identification. L'identification réalisée est une identification catégorielle: l'objet n'est pas identifié en tant qu'individu, mais en tant qu'occurrence d'une catégorie comptable ou massive selon le type d'objet.⁵ Le nom qui est fourni est donc celui de la classe à laquelle appartient l'occurrence et non un nom *propre* à l'occurrence elle-même, comme peuvent l'être les syntagmes nominaux des légendes de photo ou d'autres représentations (*le pont de Tancarville / le président de la République / Bernard*, etc.). L'utilisation d'un nom commun non articulé (ou précédé d'un article indéfini ou partitif) est la marque de cette identification catégorielle. Le fait que ce soient des images de l'objet qui sont montrées et non l'objet lui-même ne fait pas difficulté: il n'y a pas de risque à ce que le sujet testé se méprenne sur l'entité à dénommer.⁶ Le phénomène de représentation, au travers des schémas, par exemple, ne peut d'ailleurs qu'accroître le caractère catégoriel de l'opération d'identification à effectuer.

Deux points importants, généralement passés sous silence, contribuent à la spécificité de ce type de situations d'identification catégorielle. Le premier est qu'il s'agit de situations métalinguistiques et non d'emplois ordinaires du nom de la catégorie fournie. Autrement dit, si les sujets testés reconnaissent l'objet montré sous le nom de *chien*, par exemple, cet emploi de *chien*, quelle que soit la forme sous laquelle il

⁵ En fait, les exemples sont presque tous du type comptable, à cause de la difficulté de découper des occurrences dans une substance massive que l'on peut proposer pour une identification catégorielle univoque. Les entités perçues sur le mode massif ne sont cependant pas exclues *a priori* de telles situations, même si, comme le montre l'exemple de *sable* utilisé pour identifier la matière illustrée par la photo d'un tas de sable, cela ne va pas sans difficulté. Nous en resterons dans la suite du travail aux N comptables.

⁶ Cf. Fauconnier (1984) pour les problèmes de représentation.

s'effectue, n'est pas à assimiler à un emploi dénominatif langagier ou *mondain*, mais relève de la fonction métalinguistique. Les circonstances, les conditions et l'objectif de l'expérience font que l'identification opérée par le sujet n'est pas celle d'une identification langagière normale. Elle n'a pas pour but d'apprendre à l'expérimentateur quel est le nom de la catégorie en question et cela, évidemment, le sujet testé le sait. Dans le langage quotidien, une demande d'identification (cf. *C'est quoi, ça?*) présuppose, au contraire, que le questionneur ne connaît pas le nom de la catégorie en question. La réponse fournie par l'interlocuteur questionné est donc sensée être informative sur ce point. Dans les expériences psycho-linguistiques de 'dénomination préférée', l'expérimentateur et le sujet testé ne sont pas dans une telle situation d'interlocution. Le premier est perçu comme étant l'expert, celui qui sait. Il ne s'agit donc plus de lui apprendre le nom de la catégorie de l'objet montré. Le second est le véritable objet de l'expérience: ce sont ses capacités de reconnaissance catégorielle au moyen d'un nom qui se trouvent testées.

C'est bien affaire de linguistique, et pas seulement de psychologie cognitive, puisque la reconnaissance passe par une dénomination, mais cette dénomination est d'ordre métalinguistique, dans la mesure où ce sont les compétences du sujet qui sont vérifiées par là. Les instructions données pour l'exécution de ces expériences (cf. répondre le plus vite possible, quel est le nom qui vous vient en premier à l'esprit, etc.) montrent qu'il s'agit de vérifier à l'aide de quel nom de catégorie le sujet de préférence reconnaît ou identifie une entité. C'est donc un savoir procédural de catégorisation dénominative et plus précisément d'identification dénominative qui se trouve vérifié: la compétence linguistique de reconnaître les choses sous un nom de catégorie privilégié. La thèse cognitive sous-jacente est que les choses ne sont pas appréhendées ou perçues comme des choses, mais comme des entités catégorisées d'une certaine façon. Cette thèse devient aussi linguistique, lorsqu'il s'y ajoute l'idée que certaines d'entre-elles le sont par un nom associé. Il faut donc retenir de ce premier point que l'emploi du nom *chien* dans la situation d'identification expérimentale décrite est un emploi métalinguistique qui révèle que le nom sous lequel le sujet reconnaît un chien est bien *chien*. C'est dire que, même s'il n'y a pas énonciation effective du nom *chien*, on pourra présumer qu'un locuteur face à un chien l'aura reconnu effectivement sous la dénomination de *chien*. Conséquence logique d'une telle présomption: il n'y a plus lieu de le lui apprendre et, partant aussi, comme nous le verrons ci-dessous, on peut se servir d'une telle connaissance à des fins discursives.

Le deuxième point concerne le mode de désignation du référent à identifier. La désignation de l'occurrence X se fait par ostension, sans aucune description ou indication supplémentaire. Comme une référence gestuelle a pour effet d'isoler l'objet sur lequel on veut attirer l'attention de l'interlocuteur, l'occurrence X se trouve appréhendée de façon

autonome. Sa saillance n'est pas le fait du comportement, de l'attitude ou de l'état du référent dans telle ou telle situation, mais provient directement de la désignation ostensive. L'identification dénominative, du coup, est également indépendante de tout élément contextuel. Deux conséquences en découlent. La première est que dans les emplois discursifs non identificatoires l'appellation utilisée sera elle soumise aux circonstances contextuelles puisque le référent lui-même n'en est pas détaché. Il s'ensuit, en deuxième lieu, que la dénomination retenue dans ces identifications ostensives métalinguistiques ne dépend en somme que de deux facteurs: d'un côté, le référent à identifier (avec ses propriétés perceptuelles) et, de l'autre, les caractéristiques que possèdent les catégories dans lesquelles le référent peut être rangé et dont le sujet testé doit avoir connaissance. La conjonction de ces deux facteurs permet d'expliquer pourquoi ce sont les noms qui correspondent au niveau de base qui sont généralement choisis dans une telle épreuve de dénomination.

2.2. *Primauté des termes de base.*

Les termes superordonnés tels que *animal*, *fruit* et *meuble* ont fort peu de chance d'être retenus, parce que les catégories qu'ils dénomment ne possèdent pas, comme l'ont mis en relief Rosch *et al.* (1976), les deux propriétés perceptuelles des catégories basiques et subordonnées que sont la perception d'une forme globale similaire et la possibilité de représenter concrètement ou abstraitement toute la catégorie au moyen d'une image. En dessinant un animal, un fruit ou un meuble, on dessine en fait un animal, un fruit ou un meuble particulier et non la catégorie elle-même. Il s'ensuit que les noms de ces catégories supérieures, parce que perçus comme hétérogènes, ne peuvent servir à identifier un objet précis ou la représentation d'un objet (schéma, photo, etc.). Un tel objet ayant une certaine *Gestalt* ne saurait en effet être identifié au moyen d'un nom dénommant une catégorie sans *Gestalt* commune à ses membres.

Les noms des catégories superordonnées n'apparaissent ainsi pas comme des dénominations qui servent à identifier les choses, mais comme des noms qui servent à les rassembler.⁷ Admettons qu'un sujet testé ne perçoive pas qu'il s'agit d'un chien qui est montré, soit parce que la représentation est mauvaise, soit parce que lui a des problèmes de vision. Admettons encore qu'il arrive néanmoins à reconnaître, pour une raison ou une autre, qu'il s'agit d'un animal. La réponse qu'il fournira à une demande d'identification (métalinguistique ou non) laissera apparaître le sentiment que le nom *animal* n'est pas la 'bonne' dénomination:

⁷ Il faudrait entreprendre ici une analyse lexico-sémantique des notions de choses et de catégories en relation avec l'emploi des termes *nom* et *s'appeler*.

C'est un animal, mais je ne sais pas lequel / mais je n'arrive pas à le reconnaître

Une telle situation est moins baroque dans le domaine botanique où il est plus facile d'imaginer que le sujet testé ne reconnaît pas de quelle plante il s'agit.⁸

C'est une plante, mais je ne la connais pas

La raison invoquée pour expliquer que les termes superordonnés ne sont pas de bons candidats à un emploi métalinguistique de dénomination identificateur ne tient plus avec les termes subordonnés comme *doberman* et *golden*. Ce sont des termes qui dénomment des catégories bien homogènes: on peut dessiner ou imaginer un *doberman* comme on peut dessiner ou imaginer une *golden* délicieuse. Le fait de montrer un objet à identifier ne s'oppose donc pas, sur ce point-là du moins, à la structure conceptuelle des catégories qu'ils dénomment. Pourquoi alors apparaissent-ils moins facilement que les termes comme *chien* et *pomme* en situation métalinguistique identificateur? La raison réside dans l'identification préalable comme *chien* ou *pomme* des catégories qu'ils dénomment. Leur fonction est ainsi plus une fonction différenciatrice de sous-catégories au sein de la catégorie basique qui les subsume (Wierzbicka 1985) qu'une fonction d'identification. Autrement dit, s'ils identifient, c'est essentiellement de façon distinctive en soulignant qu'il s'agit d'un chien spécial pour *doberman* ou d'une pomme spéciale pour *golden*. Une telle distinctivité résulte directement de leur spécificité informative, mais il n'entre pas dans notre propos d'exposer ici cet aspect-là des choses (voir Rosch *et al.* 1976; Tversky 1986; Kleiber 1990a, 1991). L'essentiel est de souligner que c'est cette distinctivité qui leur est associée qui les rend moins aptes que les termes des catégories de base à servir de dénomination en emploi métalinguistique identificateur.

Pour la justifier, il faut prouver que la relation *chien - animal* n'est pas identique à la relation *doberman - chien*,⁹ et plus précisément que *chien* est moins distinctif vis-à-vis d'*animal* que *doberman* vis-à-vis de *chien*. Deux arguments peuvent être avancés. Le premier est que pour avoir sûrement des noms de chien du type de *doberman* (cf. *teckel*, *bouledogue*, *chien berger allemand*, etc.) en emploi métalinguistique identificateur, il ne faut présenter au sujet testé que ou presque que des représentations de chiens. Dans une telle situation, celui-ci comprend en effet que l'expert lui demande de reconnaître ou d'identifier des types de chiens. Si les termes d'animaux du niveau de *chien* étaient sur ce point similaires, il ne faudrait, pour garantir leur apparition, présenter au sujet testé que des animaux. Une telle condition n'est évidemment pas nécessaire: les dénominations *vache*, *chat*, *chien*, *serpent*, etc., peuvent

⁸ Mais là aussi il faudrait voir de plus près ce que recouvre exactement cet emploi de *plante*. Par ailleurs, il est vraisemblable que les réponses obtenues comportent plutôt, selon le type désigné, des termes comme *arbuste*, *herbe*, etc.

⁹ Pour d'autres aspects de la différence de relation entre *animal-chien* et *chien-doberman*, voir Tamba (1991) et Kleiber & Tamba (1990)

survenir en emploi identificateur métalinguistique dans une série comportant des entités non animales. Dit autrement, le sujet testé n'a pas besoin de comprendre pour produire des noms d'animaux que l'expert le teste sur sa compétence à distinguer les animaux.

On peut expliquer par là-même des données psycho-linguistiques concernant le temps de vérification de propositions du type:

un caniche est un chien

un caniche est un animal

un chien est un animal

Collins & Quillian (1969) ont établi que la deuxième proposition nécessitait un temps de vérification plus grand que la première. Ils en ont tiré argument pour justifier une organisation hiérarchique du lexique mental selon le modèle *animal-chien -caniche -caniche allemand* en faisant valoir que l'augmentation du temps de vérification correspondait à un accroissement de distance entre les noeuds hiérarchiques. Aitchison (1987) rappelle fort justement que si la théorie était exacte la troisième devrait donner lieu à une vérification plus rapide que la deuxième: or, il n'en est rien, la différence entre les deux n'étant pas significative. La raison d'un état de faits se trouve, selon nous, dans une différence de rapport qualitatif: si *un caniche est un chien* se laisse vérifier plus rapidement que *un chien est un animal*, c'est parce que l'identification de *caniche* se fait sur la base de sa reconnaissance comme *chien* 'spécial', alors que celle de *chien* ne s'établit pas sur celle d'*animal* 'spécial'.

Le deuxième argument est une observation linguistique. Il est plus difficile, pour la même raison, d'ajouter l'expression *plus précisément un N hyponyme* après le nom superordonné hyperonyme qu'après le nom de base hyperonyme:¹⁰

C'est un animal et plus précisément un chien / à savoir un chien

C'est un chien et plus précisément un caniche / à savoir un caniche

Il est presque inutile d'ajouter que ce que nous venons de dire des termes généraux comme *animal*, *fruit* et *meuble* et des termes subordonnés tels que *doberman* et *golden* forme aussi la réponse au pourquoi de la prédominance des termes basiques tels que *chien*, *pomme* et *chaise* comme identifications en situation métalinguistique. D'une part, les membres des catégories qu'ils dénomment sont suffisamment homogènes pour présenter une forme générale correspondant à la catégorie et pour donner lieu à la formation d'une image mentale ou concrète condensant la catégorie. Ils peuvent donc servir de nom pour identifier un objet que l'on présente. D'autre part, ils sont assez généraux pour ne pas apparaître comme des noms contrastifs semblables aux subordonnés, qui n'identifient qu'au sein d'une catégorie, c'est-à-dire de manière distinctive vis-à-vis de cette catégorie.

¹⁰ Quoique les deux phrases soient incorrectes, on remarquera que *C'est un animal et même un chien* semble plus déviant que *C'est un chien et c'est même un doberman*. Plus la distinction est fine et meilleur est un tel renchérissement: *C'est un doberman et c'est même un doberman malinois*.

2.3. De quelques cas marginaux.

Est-ce à dire qu'il n'y a pas de problèmes? Tant que la perception de l'objet présenté coïncide avec l'image associée à la catégorie de base, sans doute pas. Mais dès qu'il y a discordance, on peut s'attendre à ce que les choses n'aillent plus si bien. On pourra le vérifier avec le cas de *sapin*. Comme il dénomme une catégorie dont le schéma s'écarte sensiblement de celui de la catégorie supérieure *arbre* (Langacker 1987), il est, malgré la position subordonnée que lui assigne le modèle de Rosch, un bon candidat, meilleur même sans doute que le terme de la catégorie de base *arbre*, pour un emploi métalinguistique de dénomination identificatoire. Pourquoi cela? Reconnaitre un sapin comme un arbre suppose que l'on fasse abstraction de leur différence: il ne s'agit du coup plus d'une identification procédurale, immédiate, à partir de la perception des traits de l'objet présenté, mais d'une opération analytique qui se rapproche de celle qui fait reconnaître un chien comme un animal.

Il faut donc conclure ici que le terme de la catégorie de base (*arbre*) n'est pas le terme... basique. Peut-être est-ce dû au fait qu'*arbre* n'est pas une catégorie basique comme les autres? Il n'est pas inutile de rappeler à cet égard qu'*arbre* représente précisément un des cas où le modèle de Rosch se sépare de la classification de B. Berlin. Dans cette dernière, *arbre*, en tant que *forme de vie*, et *chêne* ou *sapin*, en tant que *genre*, se trouvent respectivement au même niveau que *légumes* et *chien*. Dans la hiérarchie de Rosch, ils se retrouvent un rang plus bas, le premier avec les basiques comme *chien* et le second avec les subordonnés comme *doberman*. L'observation faite à propos du rôle identificatoire joué par *sapin* donne à penser que la différence taxinomique entre *arbre* et *chien* ne peut être occultée comme elle l'est dans la hiérarchie de Rosch.¹¹

Elle confirme aussi que le terme basique, si on entend par là, non plus le nom de la catégorie de base, mais la dénomination identificatoire standard employée dans la situation d'emploi métalinguistique décrite, dépend cruciallement de l'entité à identifier par dénomination: comme l'identification dénomminative se fait à partir de l'objet (re)présenté, il faut que la perception de l'objet ressemble à celle que l'on a de la catégorie du nom retenu.

Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que les instances d'une catégorie reconnues comme marginales (ou non prototypiques), tel *dindon* ou *poule* pour *oiseau*, seront identifiées préférentiellement avec leur propre nom et non avec celui de la catégorie dont ils sont des exemplaires atypiques. La reconnaissance d'une poule comme *oiseau*, dans une épreuve de dénomination métalinguistique, supposerait l'effacement de la marginalité de la poule. Comme la poule n'est pas un 'bon' représentant de la catégorie *oiseau*, ainsi que le professe la vulgate

prototypique, il est aussi normal qu'en retour le nom *oiseau* ne soit pas un 'bon' nom pour identifier une poule. Là encore donc le nom de la catégorie de base ne peut servir de terme basique. Mais là aussi ce résultat soulève la question de la pertinence de la hiérarchie. Il s'agit de nouveau d'un cas où le nom de la catégorie basique (*oiseau*) correspond au niveau supérieur des *formes de vie*.

Mais il y a plus cette fois-ci que dans le cas de *sapin*. On peut même penser qu'une poule n'est un *oiseau* que dans une taxinomie technique (zoologique), connue certes des locuteurs et donc utilisable, mais qui n'est pas leur classification de tous les jours. Dans une hiérarchie non technique, *oiseau* ne semble pas, en effet, subsumer *poule*. Des données anaphoriques accrédièrent une telle hypothèse. On observe, fait ignoré jusqu'ici, que la reprise corréférentielle de ces cas marginaux par l'hyponyme de la catégorie dont ils sont de mauvais représentants paraît peu naturelle, comparée à celle des cas sans histoires comme *chien-doberman* ou des cas comme *sapin-arbre*. Alors qu'on peut avoir des séquences corréférentielles hyponyme/hyperonyme comme:

Paul a acheté un doberman et un chat siamois. Le chien dort dans le jardin, alors que le chat a droit à la cuisine

Un sapin se dresse devant la maison. L'arbre empêche de voir le toit
il est difficile d'envisager une suite similaire pour *poule - oiseau*:

? *Paul a acheté une poule et un cochon. L'oiseau...*

La même discordance apparaît dans le phénomène anaphorique suscité par *également*. Face à:

Paul a un doberman à la maison. J'ai également un chien, mais un teckel

Paul a planté un sapin dans son jardin. Pierre a également planté un arbre, mais un cerisier

l'on n'a pas:

? *Paul a une poule dans sa basse-cour. Pierre a également un oiseau, mais un dindon (ou un canari)*

Il conviendrait évidemment d'examiner plus avant la question du statut de *poule* vis-à-vis d'*oiseau*. Il nous suffit d'avoir montré qu'*oiseau* ne pouvait servir de terme de base pour des entités comme *poule*, *coq*, etc.

L'examen de ce premier type d'emplois a fait ressortir les résultats suivants:

- (i) La dénomination préférée en site d'identification métalinguistique est le plus souvent le nom de la catégorie de base, à cause de l'homogénéité non distinctive de ces catégories.
- (ii) Les noms des catégories superordonnées n'ont pas une telle vocation, parce que les catégories qu'ils dénomment rassemblent des catégories trop hétérogènes.
- (iii) Le caractère trop distinctif des noms des catégories subordonnées ne les prédispose pas, malgré leur homogénéité, à jouer ce rôle.

¹¹ C'est un des grands mérites de Wierzbicka (1985) que de ne pas délaïsser cet aspect-là de la structure conceptuelle des noms.

(iv) Les situations de discordance (*gestalt* non similaire, atypicalité) entraînent l'apparition du nom de la catégorie inférieure. Ces situations sont toutefois également celles où le statut hiérarchique de la catégorie de base fait difficulté et peut être remis en cause.

L'élément important dans ces emplois de dénomination que nous venons d'analyser est leur caractère métalinguistique. Ce ne sont pas des emplois discursifs, mais ils possèdent toutefois un intérêt linguistique majeur en ce qu'ils permettent d'établir quelle est la compétence d'identification dénominative des sujets parlants ou, dit autrement dans un sens qui n'est plus celui de 'terme de la catégorie de base', quels sont les termes de base. Un tel savoir étant présumé partagé, - je puis présumer qu'un locuteur identifie préférentiellement un chien déictiquement isolé comme étant un *chien* -, a nécessairement, s'il est un tant soit peu pertinent, des répercussions sur les emplois discursifs eux-mêmes.

Ces répercussions ne sont toutefois pas exactement celles que prévoient Rosch et Wierzbicka, parce que les conditions d'emploi ne sont plus les mêmes. Il est illicite, comme nous allons le voir, d'entendre sans plus la propriété de dénomination préférée du métalinguistique au discursif et de croire ainsi, comme le font les présentations classiques, que la dénomination discursive préférée ou la dénomination contextuelle neutre est le même phénomène que celui de la dénomination métalinguistique. La raison en est la différence de situation d'énonciation: l'emploi ordinaire d'un nom se fait dans une situation d'interlocution où le locuteur qui énonce le nom le fait pour un interlocuteur et dans le but d'apporter une information à cet interlocuteur. Il s'ensuit que le nom n'est le plus souvent plus utilisé en position attributive identificatoire et que, s'il l'est, il doit constituer un élément d'information pertinent pour l'interlocuteur. Si l'on tient compte de cette différence, on s'aperçoit que la propriété de neutralité contextuelle des termes de base est à reprendre de façon tout à fait différente.

3. En énoncé identificatoire.

Il faut tout d'abord analyser à part les énoncés identificatoires, qui sont la version discursive des emplois métalinguistiques. Le nom se trouve employé en position attributive d'une phrase du type *ça, c'est un N* pour identifier un référent X sur lequel l'interlocuteur attire l'attention du locuteur. L'énoncé constitue en somme une réponse à une question du type *c'est quoi, ça?* A la différence de la situation précédente, celui qui pose une telle question ou à qui s'adresse un tel énoncé identificatoire n'est pas présumé connaître la réponse, sinon l'énoncé n'a aucune valeur informative. Le locuteur en utilisant un N identificatoire pense réellement informer son interlocuteur que l'objet présenté est un N. Il doit, du coup, pour le choix de ce N tenir compte des connaissances sur

le référent montré présumées possédées par l'interlocuteur. Or, le savoir présumé partagé sur lequel il peut s'appuyer est précisément celui qu'a mis en relief le test métalinguistique de dénomination, à savoir la capacité d'identifier un objet désigné déictiquement au moyen du terme de base. C'est dire que le N de son énoncé identificatoire ne sera plus ce terme de base, mais un N informatif, c'est-à-dire le N d'une catégorie subordonnée.

Il y a fort peu de chances ainsi qu'un locuteur en désignant un chien ou une pomme ou une chaise dise à son interlocuteur *ça, c'est un chien / une pomme / une chaise*, tout simplement parce qu'il présume que son interlocuteur a déjà reconnu comme lui qu'il s'agissait d'un chien ou d'une pomme ou d'une chaise. Il peut, par contre, vouloir lui apprendre avec un terme subordonné qu'il s'agit d'un *doberman* (et même d'un *doberman vosgien*, s'il les connaît), ou d'une *golden* ou d'une *chaise pliante*.¹² Pour les mêmes raisons, la question *C'est quoi?* posée à propos d'une photo représentant un chien n'est pertinente que dans l'interprétation *C'est quoi comme chien?* Et si le locuteur ne sait pas de quel type de chien il s'agit, il ne pourra répondre par le seul *C'est un chien*, mais devra expliciter son incompetence: *c'est un chien, mais je ne sais pas de quelle race! Je ne sais pas ce que c'est comme chien*.

Conformément aux prévisions que l'on peut faire, les termes de catégories comme *sapin* et *poule* n'apparaissent pas non plus dans les énoncés identificatoires ordinaires: à moins de vouloir produire un effet rhétorique, un locuteur n'identifiera pas pour son interlocuteur un sapin comme un *sapin* ou une poule comme une *poule*. On remarquera toutefois que la familiarité intervient: pour les instances supposées moins familières que *poule*, donc moins bien connues, l'identification au moyen d'un N de même niveau que *poule* peut s'avérer informative, si le locuteur estime que son interlocuteur ne sait pas reconnaître l'instance en question (cf. *c'est un dindon* par opposition à *c'est une poule*).

Le résultat obtenu n'est ainsi qu'apparemment paradoxal: si les termes de base n'apparaissent normalement pas dans les énoncés identificatoires, c'est précisément parce qu'ils sont perçus comme étant des termes de base. On voit par là-même que l'on ne peut en rester à l'idée que leur emploi s'effectue en contexte neutre: la présence des termes subordonnés dans ce type d'énoncés n'a rien d'irrégulier et n'est donc nullement "stylistiquement marqué(c)" (Wierzbicka 1985), mais obéit à un principe de pertinence informative que l'on retrouve aussi en vigueur dans les emplois non attributifs.

¹² On observera que si la chaise pliante est effectivement pliée, le terme subordonné n'est plus informatif non plus.

4. Emplois non attributifs.

4.1. Un changement décisif.

Le nom à présent ne figure plus dans la position attributive d'un énoncé identificatoire dont le sujet est l'objet à identifier, mais dénote un référent sujet de la prédication. D'une position prédicative, il passe en quelque sorte à une position référentielle en ce qu'il sert cette fois-ci non à dire quelque chose du référent, mais à dénommer un référent dont on dit quelque chose d'autre. Il fait ainsi partie du mode de donation du référent et son choix dépendra de ce fait, non seulement des propriétés du référent et des connaissances du locuteur sur les catégories dans lesquelles ce référent peut être rangé, mais également, comme nous l'avons signalé ci-dessus, des circonstances contextuelles dans lesquelles ce référent se trouve engagé: comment est-il ou a-t-il été identifié?, que veut en dire le locuteur?, etc.

Nous sommes loin par conséquent de la simple *dénomination*, *préférée* où l'on parle de la capacité dénomminative des noms sans voir que cette notion confond des choses notablement différentes. Il faut donc aussi aborder autrement la question de la propriété d'emploi contextuellement neutre des termes de base.

L'exemple de Wierzbicka (1985) cité ci-dessus ainsi que celui de Rosch ci-après donne en effet à croire que l'emploi de termes de catégories subordonnées à la place de termes de catégories de base s'accompagne toujours d'un effet rhétorique:

[...] substitution of subordinate terms for basic-level object names in scripts gives the effect of satire or snobbery. For example, a review (Garis, 1975) of a pretentious novel accused of actually being about nothing more than brand-name snobbery concludes, *And so, after putting away my 10-year-old Royal 470 manual and lining up my Mongol number 3 pencils on my Goldsmith Brothers Formica imitation-wood desk, I slide into my oversize squirrel-skin L.L. Bean sippers and shuffle off to the kitchen. There, holding Decades in my trembling right hand, I drop it, plunk, into my new Sear 20-gallon celadon-green Permanes trash can.* (Rosch 1978:45-46)

Une telle façon de voir les choses est trompeuse, parce que, dans la plupart des cas, l'emploi d'un autre terme à la place du terme de base ne produit pas d'effet stylistique. Ainsi, pour reprendre un autre exemple de Wierzbicka (1985:147),¹³ si quelqu'un, en racontant ce qu'il a eu à manger au déjeuner, dit qu'il a eu une *golden* au lieu de dire qu'il a eu une *pomme* ou un *fruit*, un tel emploi ne provoque pas un effet rhétorique semblable à celui que peut produire la répétition du terme

¹³ L'exemple est le suivant: "[...] it would seem that describing one's lunch one would be more likely to say that one has had, among others things, an *apple* than to say that one has had a *golden delicious* or a *piece of fruit*."

subordonné *épagueul* dans une histoire ne comportant qu'un chien ou l'emploi des termes subordonnés dans l'exemple cité par Rosch. Il reste néanmoins à voir, et c'est là le problème essentiel, si un tel emploi est redevable d'une justification spéciale que ne nécessite pas l'emploi d'un terme de base. Nous analyserons dans une telle optique, c'est-à-dire en opposition aux termes de base, l'emploi des termes superordonnés, puis celui des termes subordonnés.

4.2. Utilisation des termes superordonnés.

On laissera évidemment de côté les emplois du type (a-f) où la substitution par un terme de catégorie inférieure n'est pas possible, parce qu'il s'agit en (a) d'un emploi générique, en (b) d'un emploi indéfini non spécifique, en (c) d'un emploi spécifique non connu, en (d) d'un emploi spécifique de sous-classes, en (e) d'un emploi spécifique de rassemblement d'occurrences particulières d'au moins deux sous-catégories différentes et en (f) d'un emploi spécifique à référent variable:

- (a) Je n'aime pas les animaux
- (b) Je voudrais un fruit (n'importe lequel)
- (c) Paul possède un animal, mais je ne sais pas lequel
- (d) Ce zoo n'a plus qu'une dizaine d'animaux, des girafes, des singes, des serpents, etc.
- (e) Paul a trois animaux à la maison: deux chats et un canari
- (f) La semaine dernière, j'ai mangé un fruit tous les jours (lundi, une banane, mardi, une pomme, etc.)

Il convient par contre de s'arrêter aux situations de concurrence: là où un terme de base ou un terme subordonné pourrait effectivement apparaître à la place du superordonné. Ces situations se répartissent en deux types suivant les connaissances présumées de l'interlocuteur. Dans la première, le locuteur est seul à connaître la catégorie de base (ou même subordonnée) à laquelle appartient le référent qu'il dénomme pour son interlocuteur à l'aide du terme superordonné. Elle correspond de façon typique à un emploi de première mention, tel celui de l'exemple du déjeuner de ci-dessus où un locuteur, au lieu de dire qu'il a mangé une *pomme* au déjeuner raconte qu'il a mangé un *fruit*. Dans la seconde, locuteur et interlocuteur sont sensés partager cette connaissance, soit que le référent ait déjà été mentionné sous le nom de la catégorie inférieure, soit que la situation extra-linguistique l'ait fait ou le fasse reconnaître comme membre d'une telle catégorie.

En emploi de première mention, le N utilisé est rhématique; il fait partie de l'information nouvelle, puisque l'interlocuteur apprend par l'interlocuteur l'existence de son référent. Cette information nouvelle obéit au principe de quantité grecéen: ni trop ni trop peu. La quantité

d'information fournie doit ainsi être pertinente, c'est-à-dire appropriée à la situation relatée. Pour nos N superordonnés et basiques, cela signifie qu'ils se trouvent choisis en fonction de la pertinence d'ensemble de l'information apportée. On voit ainsi que le choix du N ne se fait pas isolément, en fonction des seules propriétés référentielles de N, mais le plus d'information (basique) ou le moins d'information (N superordonné) donné dépend aussi de l'adéquation au reste de l'information, pour qu'il y n'ait pas disproportion, ni dans un sens ni dans l'autre. Il est clair que la notion de *contextuellement neutre* n'a plus aucun sens pour les termes de base. Leur présence ne s'explique pas par leur seule qualité de terme de base, mais résulte de l'appropriation à la situation de l'information qu'ils donnent sur le référent. Et, concomitamment, celle d'un terme superordonné n'entraîne pas forcément un effet rhétorique, puisqu'elle répond au même principe que celui qui régule l'apparition du terme de base.

Cette analyse, que nous retrouverons avec quelques changements du côté des termes subordonnés, prédit que le terme superordonné est le plus souvent jugé trop peu informatif en regard de la situation décrite, dans la mesure, où, comme nous le précisons ci-dessous à propos de la relation basique-subordonné, les termes de base apparaissent *a priori* comme les meilleurs candidats. Les catégories de base possédant le plus d'attributs spécifiques, ainsi que l'ont mis en relief les défenseurs de la priorité cognitive du niveau de base (Rosch *et al.* 1976; Rosch 1978; Tversky 1986), ce sont les termes qui les dénomment qui présentent l'information ayant l'éventualité la plus grande d'être pertinente pour les situations dans lesquelles se trouvent impliqués les référents à dénommer.

Si un locuteur entend relater le fait qu'il a mangé une pomme au déjeuner, il a intérêt à utiliser le terme de base *pomme* et non le terme superordonné *fruit*, même s'il est vrai qu'ayant mangé une pomme il a mangé un fruit. Tout simplement, parce que, étant donné l'hétérogénéité de la classe des fruits, ce n'est qu'une faible partie de ce qui constitue l'action ou le scénario de manger une pomme au déjeuner qui en fait se retrouve dans celle de manger un fruit au déjeuner. On ne mange pas une banane, un raisin, une noix ou une pêche comme on mange une pomme. Chaque type de fruit basique entraîne un schéma de consommation spécifique auquel ne saurait évidemment correspondre l'expression avec le terme superordonné *manger un fruit*. L'information que véhicule cette dernière n'est pertinente que si elle se situe, non pas au niveau du scénario de manger un fruit particulier (pomme, pêche ou raisin), mais à celui du scénario de manger un fruit (quel qu'il soit). C'est ainsi, je crois, qu'il faut réinterpréter, dans l'exemple de Wierzbicka, le fait qu'un locuteur dira plus volontiers *j'ai mangé une pomme* que *j'ai mangé un fruit*. Ce n'est pas parce que *pomme* est contextuellement neutre et que *fruit* ne l'est pas. Mais c'est parce que la pertinence de

manger un fruit au déjeuner a besoin d'un contexte approprié activant le caractère superordonné.

Ainsi, si le locuteur ne recourt pas à *pomme*, alors qu'il peut le faire, puisqu'il a mangé une pomme, c'est qu'il entend véhiculer une information liée à *fruit* que ne pourrait produire l'énonciation de *pomme*. Ce n'est que de cette façon que l'emploi du terme superordonné à la place du terme basique ou subordonné n'apparaît pas comme trop peu informatif. Il faut donc des circonstances spécifiques qui activent, c'est-à-dire rendent accessible, une telle information justificatrice. Dans le cas de *j'ai mangé un fruit*, elles ne sont pas difficiles à imaginer: elles peuvent être trouvées dans les connaissances stéréotypiques attachées au repas, et plus spécialement dans celles associées au dessert où les fruits forment une sous-classe pertinente, de telle sorte que l'énonciation de *j'ai mangé un fruit* peut servir à indiquer, en contraste implicite, le type de dessert mangé. Une telle information, il faut le souligner, n'est pas aussi aisément accessible avec l'énonciation dans les mêmes circonstances de *j'ai mangé une pomme*, puisqu'il faut une opération inférentielle supplémentaire pour la calculer. Admettons encore que le locuteur n'ait mangé pour tout repas qu'une pomme. L'emploi de *j'ai mangé un fruit*, dans cette nouvelle situation permettra de marquer qu'au lieu de viande et de légumes il s'est contenté d'un fruit. Là encore l'emploi du terme de base *pomme* ne permettrait pas d'indiquer directement une telle opposition. On peut imaginer des situations de plus en plus contraintes: si le docteur a recommandé au locuteur de manger un fruit à tous les repas et que son interlocuteur le sait, l'énonciation de *j'ai mangé un fruit* peut être considérée comme un rappel de cette recommandation, le locuteur exprimant plus directement que par *j'ai mangé une pomme* qu'il a suivi les recommandations du docteur.

Les situations qui ne rendent pas disponibles des éléments légitimant le recours à une appellation de niveau superordonné peuvent aboutir, conformément à notre analyse, à des énoncés peu naturels, qu'on peut qualifier cette fois-ci de 'stylistiquement marqués'. En l'absence de circonstances plus spécifiques, l'énoncé *Paul a acheté un moyen de locomotion*, employé pour relater l'achat d'une voiture par Paul, paraîtra pour le moins bizarre. C'est par là que se manifeste la prétendue 'neutralité' des termes de base: ils ne donnent pas lieu à de tels énoncés inappropriés, parce que leur statut de terme de base fait que l'information qu'ils apportent sur le référent trouve toujours une justification dans une appropriation à la situation dans laquelle se trouve saisi le référent à dénommer.

Dans les situations du deuxième type, celles où locuteur et interlocuteur ont tous deux connaissance du référent sous son nom de base, l'utilisation du terme superordonné à la place du terme de base ne peut plus, apparemment, être jugée trop peu informative, puisque l'interlocuteur est censé cette fois-ci avoir connaissance (ou pouvoir

prendre connaissance) du type basique auquel appartient le référent. On pourrait donc s'attendre à ce que la substitution du terme superordonné au terme de base puisse se faire sans difficulté. Il n'en va, malgré tout, pas ainsi pour la même raison d'appropriation informative mise en avant dans la situation précédente: l'emploi du superordonné n'est pertinente que si l'information véhiculée par le prédicat s'applique au niveau de la catégorie superordonnée, c'est-à-dire concerne le référent en tant que membre de la catégorie superordonnée, et non au niveau de la catégorie de base. L'emploi d'un terme superordonné à la place du terme de base s'accompagne donc ici d'une information supplémentaire relative à la catégorie superordonnée.

Soit d'abord un exemple de connaissance partagée situationnelle: le mari ramène un chien à la maison, mais son épouse, qui n'apprécie guère la chose, lui ordonne:

Emporte-moi cet animal!

L'emploi du terme superordonné au lieu du terme de base *chien*, qu'on serait en droit d'attendre ici, puisque la femme aussi a reconnu que le référent ramené était un chien, permet d'exprimer plus que le refus d'un chien à la maison. En déclassifiant le chien avec le démonstratif et en le renommant dans la catégorie des animaux, la femme indique qu'elle y voit avant tout un animal. Elle peut ainsi rappeler ou suggérer par là-même que, si elle veut qu'il remporte le chien, c'est parce qu'elle ne veut pas d'animaux à la maison. On le voit, le mode de donation du référent, détermination et dénomination, est primordial.

Le site textuel est bien connu, puisqu'il s'agit de la reprise anaphorique hyponyme/hyperonyme, dans notre cas donc de la reprise d'un terme de base, comme *chien*, par un super-ordonné hyperonyme, comme *animal*. La raison généralement invoquée pour expliquer une telle modification de substantif est le désir d'éviter la répétition du même nom. Sans être totalement fautive, une telle réponse ne peut suffire, parce que, d'une part, le nom de base hyponyme se trouve bien souvent répété, et, d'autre part, parce que le pronom personnel *il* est un candidat possible pour la non répétition qui s'avère cognitivement moins coûteux. En fait, comme le montre le caractère peu naturel d'un enchaînement tel que celui de:

? *Un chien traînait par là. L'animal avait faim!*¹⁴

l'emploi du terme superordonné comme substantif anaphorique *infidèle* est également soumis à une justification interprétative de l'ascension catégorielle opérée. Elle peut être trouvée, entre autres,¹⁵ dans un

¹⁴ Il serait également difficile d'avoir ici le *chien* (cf. ? *Un chien traînait par là. Le chien avait faim*), alors qu'une description démonstrative fidèle est envisageable (cf. *Un chien traînait par là. Ce chien avait faim*). Ce fait rappelle l'importance du déterminant dans le mode de donation du référent (Kleiber 1986, 1987 et 1989).

¹⁵ L'étude des conditions qui président à l'établissement d'une relation anaphorique infidèle *hyponyme / hyperonyme* reste à faire. Nous ne faisons ici que suggérer dans quelle direction elle pourrait être entreprise.

contraste interne, avec les autres membres de la catégorie superordonnée, ainsi que l'illustre l'emploi de *cet animal* dans:

Le lynx a totalement disparu des forêts vosgiennes. Cet animal a été pourchassé impitoyablement par les chasseurs

ou dans une opposition externe, avec d'autres membres de catégories superordonnées, comme dans:

Le chasseur fixa le cerf. L'animal n'avait pas peur

où l'emploi de l'hyperonyme *animal* permet d'indiquer que l'opposition pertinente est celle d'*homme/animal*.

Il est instructif d'évoquer pour terminer la situation des pronoms personnels sans antécédent (Tasmowski-de Ryck & Verluyten 1982, 1985; Kleiber 1990b). L'emploi d'un pronom personnel sans antécédent suppose, comme nous l'avons montré ailleurs (Kleiber 1990b), une situation manifeste ou saillante dans laquelle le référent se trouve impliqué comme actant principal. Par là-même, la phrase-hôte du pronom sans antécédent constitue en quelque sorte une suite discursive à cette situation saillante. Comme le genre du pronom n'est sémaniquement (ou pragmatiquement) motivé que dans le cas des êtres humains (ou animés), lorsqu'il s'agit de référents non animés, il dépend grammaticalement de celui du nom associé au référent. Du fait de ce "contrôle linguistique" (Tasmowski-de Ryck & Verluyten) et non plus pragmatique, il peut servir à vérifier sous quel nom se trouve identifié le référent en question dans la situation manifeste préalable. Des exemples comme:

- (Paul dit au paysan qui essaie de faire rentrer une vache dans l'étable):
*Elle / * Il ne rentrera jamais comme ça*

- (A son fils qui mange une pomme, Paul dit):
*Elle est bonne? / * Il est bon?*

montrent que le terme superordonné ne peut servir de *N absente* au pronom, puisque, même si la vache est un animal et la pomme un fruit, le pronom sans antécédent ne peut s'accorder en genre avec ces noms superordonnés.

Pourquoi un terme superordonné ne peut-il convenir comme contrôleur linguistique de tels pronoms sans antécédent? Répondre, comme nous l'avons fait nous-même (Kleiber 1990a, 1990b), à la suite de Tasmowski-de Ryck & Verluyten (1985), Cornish (1986) et Bosch (1987a, 1987b), que la cause en est précisément le statut non basique du terme ne suffit pas, ne serait-ce que parce que, comme nous le verrons ci-dessous, un terme subordonné peut, dans des circonstances à préciser, jouer un tel rôle. Il convient, en fait, de montrer en quoi le caractère superordonné interdit à un terme de servir d'antécédent implicite: pourquoi, par exemple, la situation où Paul mange une pomme ne donne pas lieu à un pronom sans antécédent renvoyant à *fruit*. Pour qu'une telle 'reprise' situationnelle soit possible, il faudrait que l'action de Paul mangeant une pomme soit reconnue comme l'action de Paul

mangeant un fruit. Or, une telle reconnaissance catégorielle supposerait qu'à l'action de manger un fruit on puisse faire correspondre une image, soit abstraite, soit concrète, qui la représente. Or, de même que *fruit* ne donne pas lieu à une telle image représentant toute la catégorie, de même l'action de *manger un fruit* ne se laisse pas figurer par un schéma unique. On ne peut imaginer ou dessiner quelqu'un qui mange un fruit sans (se) représenter quelqu'un qui mange un type de fruit. Si on demande à quelqu'un de mimer l'action de manger un fruit, il mimera l'action de manger un fruit particulier: éplucher une banane, la tenir devant la bouche comme un cornet de glace, etc., ou mordre à pleine dents dans une pomme tenue dans la main, etc. Inversement, et on a là la réponse directe à l'impossibilité de reconnaître l'action de manger un fruit à partir de l'action de manger une pomme, si quelqu'un mime l'action de manger une pomme et demande de deviner ce que c'est, il y a fort peu de chances pour qu'on lui réponde qu'il s'agit de l'action de manger un fruit.

Comme on le voit, c'est finalement l'hétérogénéité de la catégorie dénotée par un terme superordonné qui est à l'origine de son impossibilité à servir de N implicite à un pronom sans antécédent, parce qu'elle entraîne l'hétérogénéité des actions et situations engageant les membres d'une même classe superordonnée. On comprend du même coup pourquoi un terme de base fait ici l'affaire: son homogénéité permet aux états de choses impliquant des membres d'une même classe de base de donner lieu à une représentation spécifique du niveau de base. C'est ce qui explique que, si Paul mange une pomme, on peut percevoir qu'il mange... une pomme et, partant, sans même prononcer le terme de *pomme*, référer à la pomme en question en tant que *pomme*, à l'aide d'un pronom sous contrôle linguistique. Reste évidemment à régler le sort des subordonnés: pourquoi est-ce plutôt *pomme* que *golden*? A suivre donc ci-dessous.

4.3. Utilisation des termes subordonnés.

La situation du côté des termes subordonnés n'est plus tout à fait la même que celle du côté des termes superordonnés. Cette fois-ci, quel que soit l'emploi du subordonné, le nom de la catégorie de base auquel appartient son référent est connu. Il existe néanmoins des emplois qui ne sont pas pertinents pour notre analyse, parce que le terme subordonné n'y saurait être concurrencé par le terme de base: en emploi générique (*Les dobermans sont féroces*), en emploi indéfini de sous-classe (*Il y a deux chats siamois: le chat siamois à poils longs et le chat siamois à poil ras*), en emploi indéfini non spécifique (*Je voudrais acheter un chat siamois*), etc. C'est là aussi qu'on peut, si on le désire, faire figurer l'emploi distinctif contextuel illustré par l'histoire des deux chiens de Wierzbicka (1985) que nous avons citée au début de ce travail. Il faut toutefois souligner que, même s'il est vrai que dans un tel

contexte contrastif, le terme subordonné se révèle utile pour indiquer de quel chien il est question, sa présence n'est pas indispensable, parce que d'autres moyens de distinction sont disponibles (*le premier / le deuxième* ou *le petit / le grand*, etc.). Par ailleurs, l'emploi du terme de base n'est pas totalement exclu, puisque, employé avec un démonstratif (*ce chien*), il acquiert une capacité distinctive qui lui permet d'éviter dans ce contexte la référence équivoque qui le guette autrement. Il vaut sans doute mieux, par conséquent, traiter un tel emploi des termes superordonnés avec les emplois pertinents pour notre propos, c'est-à-dire ceux où le terme de base peut se substituer au terme superordonné.

Nous suivrons la même démarche que pour les termes superordonnés en distinguant les emplois de première mention, ceux où le locuteur apprend à son interlocuteur l'existence du référent en question, de ceux où les deux protagonistes savent ou peuvent savoir, soit par le texte, soit par la situation, de quel type de référent il s'agit.

4.3.1. Instances non prototypiques.

Avant cela toutefois, il faut évoquer à nouveau, parce qu'elle n'est pas sensible à cette différence d'emploi, la situation particulière des instances non prototypiques telles que *poule*. Que ce soit en emploi de première mention ou en usage de saillance textuelle ou situationnelle, on constate que le terme de la catégorie dont ils sont réputés être des exemplaires atypiques, le terme de la catégorie de base donc, peut difficilement être utilisé, ce qui ne fait que renforcer l'idée que ce terme ne fait partie de la même taxinomie 'populaire'.¹⁶ Nous l'avons déjà noté ci-dessus en soulignant le caractère peu naturel d'une reprise anaphorique hyponyme *poule* - hyperonyme *oiseau*:

? Paul a acheté une poule et un cochon. L'oiseau...

? Paul a une poule dans sa basse-cour. Pierre a également un oiseau, mais un dindon (ou un canari)

On le vérifiera à présent avec les emplois de saillance situationnelle et les emplois de première mention. En site extra-linguistique de perception partagée, où locuteur et interlocuteur perçoivent ou peuvent percevoir (pour ce qui est de l'interlocuteur) une poule, le locuteur ne peut recourir à la dénomination *oiseau* s'il entend accomplir un acte de référence 'heureux'. On ne dira sans doute pas, à moins de vouloir susciter un effet spécial:¹⁷

Donne à manger à l'oiseau!

pour avvertir l'interlocuteur de nourrir la poule qui est devant lui. On pourrait penser, de prime abord, qu'un démonstratif, parce qu'il

¹⁶ Ce qui est, il faut le reconnaître, une grosse pierre lancée dans le jardin de la sémantique du prototype. Avec l'atypique *auruche*, cette pierre est sensiblement moins grosse.

¹⁷ En l'occurrence, rappeler à l'interlocuteur que, d'une certaine façon, c'est-à-dire dans une classification zoologique, une poule est un... oiseau.

reclassifie les entités sur lesquelles il attire l'attention, peut apparaître ici. Il n'en est rien, non plus, comme le montre l'énoncé:

Donne à manger à cet oiseau!
qui est tout aussi étrange que le précédent, parce qu'ainsi que l'a montré Tasmowski-de Ryck (1990) l'objet visé par *Ce N* doit présenter les caractéristiques nécessaires pour être reconnu comme appartenant à la classe des N.¹⁸ Rien d'étonnant non plus à ce que le pronom sans antécédent qui peut être utilisé dans cette situation ne renvoie pas à la poule comme oiseau, mais bien à la poule comme poule. La preuve en est la marque du genre, comme en atteste l'opposition entre:

* *Donne-lui à manger, car il (= l'oiseau) a faim*

Donne-lui à manger, car elle (= la poule) a faim

Le recours au substantif *oiseau* est, de façon similaire, exclu des emplois de première mention, si le locuteur entend présenter un état de choses dans lequel se trouvent impliquées une ou des poules. Quel que soit le contexte, le terme *oiseau* paraît en effet déplacé. Un interlocuteur peut s'estimer à juste titre abusé par le locuteur, si celui-ci, pour l'informer qu'il a écrasé une poule, lui apprend qu'il a écrasé *un oiseau*. Contrairement à ce que suggère la critique de Rastier (1991:196) contre Rosch, une phrase au contexte "de basse-cour" comportant *oiseau* ne fait pas perdre à *hirondelle* "son privilège de typicalité". Si dans l'énoncé:

Une douzaine d'oiseaux accouraient lourdement en criant pour se

disputer le maïs que leur jetait la fermière (Rastier 1991:196)

on peut effectivement substituer *dindon* à *oiseau*, il n'en reste pas moins qu'*oiseau* est mal employé s'il s'agit effectivement de dindons (ou de... poules)! Autrement dit, même dans une situation de dindons, *oiseau* n'évoque pas les... dindons!

Le contexte s'avère, par contre, pertinent avec les hiérarchies non problématiques comme *chien - doberman* ou *pomme - golden*. Le choix du terme, basique ou subordonné, n'est pas insensible à la situation dans laquelle se trouve impliqué le référent.

4.3.2. *En première mention.*

La situation rhématique d'un N en première mention fait que nos N basiques et subordonnés se trouvent choisis en fonction de la pertinence d'ensemble de l'information apportée. Le choix du N ne se fait donc pas non plus isolément, en fonction des seules propriétés référentielles de N, mais, comme avec les superordonnés, le plus d'information (ici donc le terme subordonné) ou le moins d'information (N de base) donné

¹⁸ L'argument est le suivant: dans la situation où un chiffon fait office d'éponge pour effacer le tableau, un conférencier pourra demander à l'assistant:

Pourriez-vous me passer l'éponge!

sans que son interlocuteur manifeste quelque surprise, mais plus difficilement: *Pourriez-vous me passer cette éponge!*

dépend aussi de l'adéquation au reste de l'information, pour qu'il y n'ait pas disproportion, ni dans un sens ni dans l'autre. Du coup, comme pour les superordonnés, la présence d'un subordonné à la place d'un basique n'entraîne pas nécessairement un effet stylistique. Une différence toutefois est à signaler: le fait que les subordonnés, à l'inverse des superordonnés, soient plus précis que les termes de base peut constituer en lui-même déjà un facteur d'information suffisant pour amener un N subordonné. Si toutefois il était toujours valide, on n'aurait jamais, dans la situation où le locuteur est censé connaître cette donnée, production d'un N de base. Or, non seulement le N de base n'est pas exclu, mais c'est lui qui, bien souvent, est choisi de préférence au terme subordonné. S'il en va ainsi, c'est que le choix résulte également de la pertinence de l'information liée au N pour la situation relatée. Quelques exemples, à valeur uniquement illustrative, nous permettront de préciser comment.

Si, pour reprendre l'exemple du chien sur la pelouse de Brown cité ci-dessus, on choisit préférentiellement de dire qu'il y a un *chien* sur la pelouse plutôt qu'un *teckel*, ce n'est pas parce que *chien* possède la propriété de neutralité contextuelle et que l'utilisation de *teckel* entraînerait un effet stylistique, mais c'est parce que l'information apportée par *chien* sur le référent semble suffisante pour la scène rapportée, dans la mesure où dans ce genre de situation c'est généralement le fait que ce soit un *chien* qui se trouve sur la pelouse qui semble le plus important et non le fait que ce soit un certain type de chien. La raison en est simple: l'attitude et le comportement d'un chien sur une pelouse, ainsi que les conséquences que peut entraîner sa présence sur une pelouse, sont, par défaut, conçus grosso modo comme identiques. Il s'ensuit que, dans la majeure partie des cas, c'est une telle situation banale que perçoit le locuteur et qu'il entend communiquer à l'aide du terme de base *chien*. Il suffit cependant que la race à laquelle appartient le chien change, d'une manière ou d'une autre, un telle situation banale en une situation distinctive pour que le locuteur se sente obligé de préciser de quel type de chien il s'agit et utilise ainsi le terme superordonné correspondant. Admettons que ce soit un *doberman*: comme ils sont réputés être dangereux, l'information *il y a un chien sur la pelouse* peut être jugée insuffisante, dans la mesure où elle n'informe pas du danger que représente la présence d'un tel chien sur la pelouse. Un interlocuteur peut attendre d'un locuteur coopératif à ce qu'il lui décrive une telle scène en précisant le nom du chien: *il y a un doberman sur la pelouse*. Imaginons encore que ce soit un Saint Bernard: là la taille et le poids de l'animal ainsi que sa rareté font que sa présence sur la pelouse n'est plus celle du chien 'lambda', et, partant, qu'elle ne peut plus être rapportée par l'énoncé avec le simple terme de base *chien*.

Il en va ainsi pour la situation où un caniche a dévoré un chat: si un locuteur se contente de la rapporter à l'aide de:

Un chat a été dévoré par un chien

il contrevient, d'une certaine façon, à la maxime de quantité et l'interlocuteur pourra lui reprocher à juste titre, lorsqu'il saura que le dévoreur est un caniche, de ne pas lui avoir appris que c'était un chien de ce type. Ce que l'on sait des caniches (leur taille, leur côté chien de canapé, etc.) est suffisant pour que la situation d'un caniche qui dévore un chat soit jugée exceptionnelle et pour que l'interlocuteur en soit donc informé. Si c'est un doberman qui a fait le coup, la précision subordonnée peut également être apportée:

Un chat a été dévoré par un doberman

parce qu'elle trouve une légitimation naturelle dans le caractère dangereux que l'on prête à ce type de chiens. On laisse au lecteur le soin d'imaginer pourquoi une information de statut subordonnée sur la victime est plus facilement accessible dans le cas de:

Un chat-stamois a été dévoré par un chien

que dans celui de:

Un chat européen a été dévoré par un chien

On l'invite aussi à reprendre sous cet angle les possessifs subordonnés de première mention qui abondent dans le passage de Garis cité par Rosch (cf. ci-dessus).

Soit encore l'exemple, déjà cité de Wierzbicka (1985:147), de la pomme/golden mangée au déjeuner: si l'on dit plus volontiers que l'on a eu pour déjeuner, entre autres, une pomme qu'une golden, c'est parce que la plus grande partie des actions (la peler, la couper, la manger par petits ou gros bouts, etc.) qu'engage le fait de manger une golden à un repas sont également celles de manger une pomme. Le locuteur ne recourra donc au terme *golden* que s'il estime que la différence entre manger une pomme et manger une golden est suffisamment pertinente pour qu'elle mérite d'être signalée. Interviennent alors ou des connaissances particulières sur les différents protagonistes, ou/et des connaissances stéréotypiques, celles que nous pouvons avoir sur les golden en général, pour activer une interprétation différenciatrice: des données telles que 'les golden ne sont plus vraiment des pommes', 'elles sont les moins chères', 'elles ne sont pas trop dures' etc., peuvent en effet servir à expliciter pourquoi, pour le locuteur, le fait d'avoir mangé une golden au repas décrit n'est pas simplement le fait d'avoir mangé une pomme.

On placera ici la suite de notre histoire des pronoms sans antécédent: ce que nous venons de raconter sur les golden est en effet suffisant pour comprendre pourquoi le terme de base *pomme*, même si le genre du pronom ne peut cette fois-ci servir de preuve, puisque *golden* est du féminin comme *pomme*, est plus volontiers le N implicite d'un pronom sans antécédent que le N subordonné *golden* dans la situation où il est saillant que Paul est en train de manger une pomme (et une golden). La raison réside dans le fait que l'action de manger une golden n'est pas significativement différente, d'un point de vue perceptuel, de celle de manger une pomme. Un mime serait sans doute surpris si on lui

demandait de mimer quelqu'un qui mange une golden. Le locuteur peut donc estimer que l'interlocuteur reconnaîtra le référent comme une pomme plutôt que comme une golden, étant donné la situation par lequel il est rendu manifeste. Il suffit toutefois, et c'est là où les termes subordonnés se séparent des termes superordonnés, qu'un schéma perceptuel distinctif soit pertinent pour que le référent soit reconnu comme membre de la classe subordonnée et pour que le N implicite du pronom sans antécédent soit celui du terme subordonné. Ainsi la forme 'spéciale' d'un sapin fera que le pronom sans antécédent de:

(A un ami qui essaie de loger un sapin dans le coffre de sa voiture, Paul dit:)

Tu n'arriveras jamais à le faire rentrer!

correspondra à *sapin* et non à *arbre*. Dans un magasin d'antiquités, un endroit d'experts en meubles donc, le vendeur avertira un client intéressé par un guéridon cassé avec un pronom sans antécédent contrôlé plutôt par le subordonné *guéridon* que par le basique *table*:

Il est facile à réparer

Elle est facile à réparer

Ces quelques exemples confirment l'hypothèse formulée ci-dessus en montrant ce qui contribue à faire croire à la propriété d'emploi contextuellement neutre des termes de base. Ils ne sont pas contextuellement neutres, nous l'avons dit, mais donnent une information sur le référent à dénommer qui, étant donné la richesse informative spécifique des catégories de base, est telle qu'elle est adaptée à la plus grande partie des états de choses dans lesquels se trouve engagé le référent. Comme c'est au niveau des catégories de base que se regroupent le plus de propriétés spécifiques, ce sont les termes qui les dénomment dont l'information a le plus de chance *a priori* d'être appropriée aux situations dans lesquelles se trouvent impliqués les référents à dénommer.

Un tel facteur est encore plus manifeste, comme nous le verrons, dans les situations de saillance préalable, parce que, dans les emplois de première mention comme nous l'avons signalé ci-dessus, le fait que le locuteur en même temps qu'il rapporte une situation informe de l'existence du référent a pour conséquence de ne pas donner lieu à une violation de la contrainte d'appropriation informative aussi nette que celle que l'on peut observer dans une situation où le type subordonné du référent est présumé connu. On peut toujours estimer qu'il est important d'informer l'interlocuteur du type subordonné de référent dont il s'agit. L'identification, à ce niveau, peut à elle toute seule jouer le rôle de justificatif de l'emploi du N subordonné, dans la mesure où elle fait toujours partie de l'information nouvelle apportée et peut même constituer l'essentiel de cette information (cf. *Je vais te parler d'un doberman*). Il s'ensuit que, le plus souvent, l'emploi d'un terme subordonné n'est pas jugé abusif, même là où le terme de base semble

approprié à la situation décrite. Que l'on compare à cet égard les deux séquences:

Je n'ai pas pu dormir. Un chien a aboyé toute la nuit

Je n'ai pas pu dormir. Un doberman a aboyé toute la nuit

La seconde n'a rien de rhétoriquement marqué, puisqu'il est possible de justifier, d'une manière ou d'une autre, l'usage du subordonné, ne serait-ce qu'en pensant, par exemple, que le locuteur sait à qui appartient un tel aboyeur nocturne ou qu'il s'y connaît suffisamment en chiens pour les reconnaître à leur aboiement.

4.3.3. Saillance situationnelle et textuelle.

La situation est différente, lorsque l'interlocuteur connaît déjà ou peut connaître qu'il s'agit d'un référent de telle ou telle classe subordonnée. Dans ce cas, l'information apportée par le N subordonné n'est plus nouvelle et, de ce fait, l'identification du référent en question ne peut pas jouer, ainsi qu'en première mention, comme justificatif de ce N. Du coup, le surplus d'information amené par le N subordonné peut apparaître excessif et donner ainsi lieu à un effet rhétorique.

Une tel excès se produit dès qu'il y a discordance entre l'information apportée par le N et la situation dans laquelle se trouve impliqué le référent. Si l'état de choses décrit n'est pas spécifique du référent en tant que membre de la classe subordonnée, mais lui convient en tant que membre de la classe basique, alors l'emploi du terme subordonné peut apparaître superfluo. On comprend à nouveau pourquoi c'est, dans ces conditions, plutôt le terme de base qui est utilisé: c'est là où l'appropriation informative est la plus fréquente, étant donné le grand nombre de propriétés spécifiques à la catégorie.

Là encore, nous ne présentons que quelques illustrations, étant entendu qu'une analyse plus précise en ce domaine devrait prendre en compte de façon méthodique et systématique tous les autres facteurs qui interviennent dans le mécanisme de la référence nominale et que nous ignorons ici par commodité.

Considérons d'abord la situation de saillance par deixis où un locuteur désigne gestuellement un doberman à l'attention de son interlocuteur en lui disant:

Ce chien est fatigué

L'énoncé *Ce doberman est fatigué* passe moins bien la rampe, parce qu'on ne voit pas quelle est la pertinence à rapporter la fatigue du référent à son état de doberman, alors qu'il y en a une à la lier à son état de chien. Il suffit d'envisager un prédicat différent, qui concerne le référent en tant que doberman, pour que les choses aillent mieux et pour que ce soit le terme de base qui soit en deçà:

Ce doberman n'est pas féroce

La même observation peut se faire en situation "plus large". Une femme ordonnera plus volontiers à son mari *Rentre le chien!* que *Rentre*

le doberman! même si le chien qu'ils ont est un doberman: c'est le chien de la maison, qui, certes, se trouve être un doberman, mais qui pourrait tout aussi bien être un teckel ou un caniche, qu'il s'agit de faire rentrer et non le doberman... de la maison. S'ils possèdent deux chiens, l'information qu'il s'agit du doberman devient évidemment pertinente pour distinguer l'un de l'autre.

Ce dernier cas, qui est le correspondant situationnel de l'exemple anaphorique des deux chiens de Wierzbicka présenté ci-dessus, nous conduit tout naturellement au site anaphorique de reprise d'un référent introduit par un N subordonné. En contexte contrastif, la reprise fidèle ne fait pas difficulté: elle peut servir, comme l'a souligné Wierzbicka, à distinguer les référents d'une même catégorie de base:

Paul a adopté un doberman et un caniche. Le doberman loge dans la cour et le caniche dans la cuisine

Mais pourquoi dans un contexte non contrastif une reprise fidèle subordonnée est-elle plus difficilement envisageable?

Un énoncé tel que:

Paul vit accourir un doberman

se laisse difficilement suivre de:

Le doberman était affamé

alors qu'une reprise infidèle peut se faire par le terme de base *chien*:

Le chien était affamé

et que, comme nous l'avions souligné lorsque nous avons écarté la solution de la non répétition pour expliquer les anaphores infidèles terme de base - terme superordonné, le terme de base, lui, peut être répété:

Paul vit arriver un chien. Le chien était affamé

On retrouve là le problème posé par la reprise infidèle superordonnée. Une des raisons¹⁹ réside en effet à nouveau dans la non appropriation entre ce qu'exprime le prédicat et ce qu'indique le N subordonné. Lorsqu'il y a reprise coréférentielle d'un référent introduit par un terme subordonné, les informations nouvelles qui sont apportées dans la phrase-hôte de l'expression anaphorique se rapportent plus souvent au référent en tant que membre de la classe des chiens qu'en tant que membre de la classe des dobermans. Elles ne sont pas conçues comme des informations pertinentes pour la classe des dobermans, mais pour celle des chiens. Dit autrement, les actes, les comportements, les propriétés, etc., décrits se présentent plus aisément comme des scénarios de chiens que comme des scénarios de dobermans. Dans ce cas, la reprise par le terme subordonné, qui ne peut plus se justifier par l'identification, puisque celle-ci est acquise par la mention antérieure, fait alors naître le sentiment que l'expression est trop forte. Et l'on peut

¹⁹ Notre analyse est beaucoup trop incomplète: elle ne prend absolument pas en compte l'influence du déterminant, qui est, pourtant, décisive.

ainsi avoir un emploi 'stylistiquement marqué', avec à la clé tel ou tel effet.²⁰

Conclusion.

Il ne s'agit pas pour nous de conclure. Nous sommes conscient que ce travail n'apporte que des éléments de réponse au problème que pose le choix d'un nom plutôt que d'un autre et qu'il faudrait une étude beaucoup plus complexe pour arriver à des résultats plus consistants. Il nous semble néanmoins avoir réussi à montrer, à travers les différentes situations métalinguistiques et discursives envisagées, que le statut hiérarchique du nom, superordonné, basique ou subordonné, était réellement un des facteurs qui intervenaient dans ce choix. Mais non pas par le biais d'une opposition entre emplois contextuellement neutres pour les noms des catégories de base et emplois contextuellement marqués pour les superordonnés et les subordonnés, comme le présente la théorie du niveau de base, mais par la mise en relief de principes de pertinence informative liées aux structures linguistiques et aux situations langagières qui établissent de façon plus précise et moins trompeuse en quoi consiste et comment se manifeste dans le discours le privilège dénominatif reconnu aux noms des catégories de base.

Nous avons atteint par là-même notre double objectif de départ: prouver, premièrement, que la notion cognitive de catégorie de base avait une certaine pertinence linguistique et qu'ainsi on pouvait, dans une optique linguistique précisée par la réanalyse des tests psycholinguistiques de dénomination préférée, parler de *termes de base* et montrer, en deuxième lieu, comment elle se manifestait au niveau dénominatif métalinguistique et discursif.

English Summary.

This paper does not intend to formulate new theses on categorization, or original ideas on lexical semantics. Its purpose is to examine the linguistic effects of the vertical categorization in the semantic theory of the prototype. The aim is firstly to examine whether the psychological notion of *basic level* established by this theory has a real linguistic relevance, as assessed by the authors, or if it is a simple cognitive phenomenon, without any interest for lexical studies, as argued by Rastier (1990). This implies to answer to the question "Are there basic terms?". Secondly, it is to verify if the nouns of the basic level show the two linguistic properties usually required, i.e. the preferred denomination and the contextual neutrality.

²⁰ On tient là également l'explication des emplois 'subordonnés' possessifs de l'exemple de Rosch cité ci-dessus, qui sont discordants, parce que, comme elle le souligne elle-même, il s'agit de scripts.

After briefly reminding the broad lines of the *basic level* theory, the paper analyses the behaviour of nouns of the three categories, superordinate, basic and subordinate, in different contexts of use: metalinguistic use in psycholinguistic tests of denomination, attributive position in identificatory utterances, and referential position (first mention or not). As a conclusion, the relevance of the basic categories nouns is not contested, apart from marginal cases. But their forms are not exactly the ones that were expected by the supporters of the notion of basic level.

Address of the Author:

Georges Kleiber
Université des Sciences Humaines de Strasbourg
22, rue Descartes
F-67084 Strasbourg
France

References

- Aitchinson, J. (1987), *Words in the Mind*, Oxford, Basil Blackwell.
Berlin, B. (1978), "Ethnobiological classification", in E. Rosch & B. Lloyd, eds. (1978:9-26).
Berlin, B. et al. (1974), *Principles of Tzeltal Plant Classification*, New York, Academic Press.
Bosch, P. (1987a), "Representation and accessibility of discourse referents", *Lilog*, Report 24, Stuttgart.
Bosch, P. (1987b), "Pronouns under control? A reply to Liliane Tasmowski and Paul Verluyten", *Journal of Semantics* 5:65-78.
Brown, R. (1958), "How a thing be called?", *Psychological Review* 65:14-21.
Collins, A.M. & M.R. Quillian (1969), "Retrieval time from semantic memory", *Journal of Verbal Learning and Verbal Behaviour* 8:240-247.
Cordier, F. (1983), "Inclusion de classes: existe-t-il un effet sémantique?", *L'année psychologique* 83:491-503.
Cornish, F. (1986), *Anaphoric Relations in English and French*, London, Croom Helm.
Craig C., ed. (1986), *Noun Classes and Categorization*, Amsterdam, John Benjamins.

- Fauconnier, G. (1984), *Espaces mentaux*, Paris, Editions de Minuit.
- Kleiber, G. (1986), "Pour une explication du paradoxe de la reprise immédiate", *Langue française* 72:54-79.
- Kleiber, G. (1987), "L'énigme du Vintimille ou les déterminants à *quai*", *Langue française* 75:107-122.
- Kleiber, G. (1989), *Reprise(s). Recueil d'études sur les processus anaphoriques* (Publication n°1 du Groupe *Anaphore et deixis*), Strasbourg, Université des Sciences Humaines.
- Kleiber, G. (1990a), *La sémantique du prototype*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Kleiber, G. (1990b), "Quand IL n'a pas d'antécédent", *Langages* 97:24-50.
- Kleiber, G. (1991), "Hiérarchie lexicale: catégorisation verticale et terme de base", *Sémiotiques* 1.
- Kleiber, G. & I. Tamba, (1990), "L'hyponymie revisitée: inclusion et hiérarchie", *Langages* 98:7-32.
- Lakoff, G. (1987), *Women, Fire and Dangerous Things. What Categories reveal about the Mind*, Chicago / London, The University of Chicago Press.
- Langacker, R.W. (1987), *Foundations of Cognitive Grammar*, Stanford, Stanford University Press.
- Rastier, F. (1991), *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Rosch, E. (1978), "Principles of categorization", in E. Rosch & B. Lloyd, eds. (1978:27-48).
- Rosch, E. *et al.* (1976), "Basic objects in natural categories", *Cognitive Psychology* 8:382-436.
- Rosch, E. & B. Lloyd, eds. (1978), *Cognition and Categorization*, Hillsdale, Lawrence Erlbaum Ass.
- Tamba, I. (1991), "Organisation hiérarchique et relations de dépendance dans le lexique", *L'information grammaticale* 50:43-47.
- Tasmowski-de Ryck, L. (1990), "Les démonstratifs français et roumains dans la phrase et le texte", *Langages* 97:82-99.
- Tasmowski-de Ryck, L. & S.P. Verluyten (1982), "Linguistic control of pronouns", *Journal of Semantics* 1:323-346.
- Tasmowski-de Ryck, L. & S. P. Verluyten (1985), "Control mechanisms of anaphora", *Journal of Semantics* 4:341-370.
- Tversky, B. (1986), "Components and categorization", in C. Craig, ed. (1986:63-75).
- Wierzbicka, A. (1985), *Lexicography and Conceptual Analysis*, Ann Arbor, Karoma Publishers.